Les vélocipédards

Autor(en): **Lesens, R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 47

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-220656

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

et voilà comment, en Amérique, la robe métallique vient de voir le jour...

Ne poussez pas les hauts cris ! j'ai bien dit : **la robe métallique !** Et ne croyez pas qu'il s'agisse là tout simplement de robes taillées dans ces tissus lamés que vous connaissez bien et dont vous vous accorderiez aisément !

Non ! Le métal employé est des plus purs : c'est le fer, ou l'argent ou l'or, et pas la moindre parcelle de laine ou de coton ne se permet d'en ternir l'éclat ! Composé de fils extrêmement serrés, le tissu ne manque pas, paraît-il, de souplesse ; il présente en outre, mille avantages appréciables : il ne s'use pas, ne se déchire pas, ne se déforme pas ! Une robe, une fois faite, peut servir toute la vie !

Et puis, la nature de l'étoffe se prête à des conceptions nouvelles dans l'art de l'habillement. Ainsi la robe de fer supporte très bien, dit-on, les bras nus jusqu'à l'épaule et la robe d'or se prête aux plus suggestifs décolletages !...

Mystère que nous n'approfondirons sans doute jamais ! Car si géniale que soit cette découverte, j'ai peine à croire qu'elle fasse le tour du monde... En attendant, il y a encore, fort heureusement, un peu partout, d'autres maisons où l'on s'habille !

LES LAPSUS CELEBRES

On pourrait faire un volume de toutes les erreurs, bêtises, étourderies échappées à nos plus grands écrivains, à nos meilleurs orateurs. Dans la hâte de l'improvisation ou la fièvre de la composition, combien de lapsus leur échappent qui font la joie des auditeurs ou des lecteurs. Est-ce manquer de charité que de les relever et de les reproduire ? Un peu, sans doute, mais comme les auteurs furent les premiers à en rire de bonne grâce on peut, sans grand remords, offrir au public ce petit divertissement vraiment inoffensif.

De Chateaubriand : « L'enseignement philosophique fait boire à la jeunesse du fiel de dragon dans le calice de Babylone ».

De Voltaire (Lettre à Diderot, 1775) : « Le christianisme, c'est-à-dire la religion du Christ ».

De Bossuet : « Dieu est partout, même là où l'on ne croit pas qu'il soit ».

De Thiers : « Le climat de la Provence qui serait froid si un soleil torride... »

D'Emile Zola : « Le plaisir, cette sensation agréable... ». Du même, dans « Rome » « Il se vêtit de ses vêtements... ». Du même encore, dans la « Faute de l'abbé Mouret » : « Et, étouffant ses sanglots, elle essuyait de ses doigts des larmes qui coulaient de ses yeux... ».

De François Coppée : « Elle venait de s'assoir entre ses deux filles, deux jumelles, âgées l'une et l'autre de 18 ans ».

De Louis Havin («Le Siècle », 1860) : « Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger ».

De M. Joseph Bertrand, l'académicien, dans un article de la « Revue des deux Mondes » : La foi chez lui était tiède et le zèle catholique très petit. Il était de ceux qui n'entendent la messe que d'un genou ».

De Francisque Sarcey : « On désirerait dans le chant de Mlle Pilberte, un peu plus de légèreté de main... ». Du même : « Le piquant de la plaisanterie, c'est d'être émoussé ». Du même encore : « La voix de Mlle Marguerite Ulgade est fort belle et on trouve dans sa diction la main de sa mère ».

De Napoléon III : « De la richesse d'un pays dépend la prospérité générale ».

De Xavier de Maistre : « Saint-Jean-Chrysostome, né à Antioche (Asie), ce Bossuet africain».

De M. Bruyn, ministre de l'Agriculture en Belgique : « L'étalon brabançon sera la poule aux œufs d'or de la Belgique ».

Du président Bécard des Plajeux, à l'accusé Lamiette : « Vous avez de bons antécédents. Je ne vous en fais pas un reproche ».

D'un rédacteur du «Journal des Débats»: «Ces projets éclos dans les ministères et couvés par leurs auteurs n'arrvent jamais à bon port, leurs lambeaux jonchent les couloirs ».

D'Alexis Bouvier. Il a été parlé dans une phrase précédente d'une certaine fiole. « Le misérable se précipita sur l'enfant, il lui saisit la tête et lui en vida le contenu dans la bouche. Le pauvre petit retomba suffoqué ».

De M. Pourquery de Basserin, député : «Votre main droite sait sans doute ce que fait votre main gauche, mais elle ne le dit pas ; louons sa distraction ».

D'un autre député, M. Cazeauyielh, père: «Les marins sont des hommes utiles et nécessaires sans lesquels la marine n'existerait pas ».

D'une femme de lettres, Etincelle : « C'est à croire que les roses, les jamins, les anémones et les œillets font comme les habitants et se hâtent de fleurir ».

D'un romancier du « Petit Journal » : « Les fonctionnaires dont le rond de cuir avait obstrué le cerveau ».

Du même : « A seize ans, elle était magnifique... Sa taille se prenait entre les dix doigts d'une main ordinaire ».

D'Alfred Musset, dans les « Marrons du feu »:
L'esturgon monstrueux soulève de son dos
Le manteau bleu des mers et contemple en silence

D'un feuilleton de Jules Mary : « Daniel ne répondit pas. C'était ainsi la première fois qu'il parlait ainsi de son père ».

D'un romancier de l'« Eclair » : « Ils ronflaient comme seuls ronflent les cœurs innocents ». Bien bruyant, alors le sommeil du juste.

D'un autre feuilletonniste: « Qu'aurais-tu dit, si ce mari trahi t'avait tuée?... Ne l'aurais-tu pas accusé de barbarie ; n'aurais-tu pas invoqué ta jeunesse, celle de ton complice, etc. »

Du même : « bardé de boue, hérissée de stupéfaction, un binocle sur le nez « dont il » essuie soigneusement les verres... ».

D'Aurélien Scohll : « Il y a là des corbeaux noirs ».

De Balzac : « Le bruit du galop de son cheval qui retentit sur le pavé de la pelouse diminua rapidement ».

On pourrait continuer à l'infini les citations, la place nous manque. J'aime mieux finir par ce délicieux extrait d'un discours prononcé en 1897 par M. Ribet, avocat général à Bordeaux. Il s'agit de la réforme de l'instruction criminelle. « L'arme forgée par le législateur de 1808 pour le juge d'instruction se trouve faussée, dit l'orateur. La main qui veut la redresser en la conservant devra être doublement gantée de velours, car le vieux tronc ne fleurit plus qu'une fragile tige faible bien qu'heureusement elle rattache le passé au présent dont une face est tournée vers l'avenir que nous devons souhaiter toujours meilleur avec la justice pour tous.

Un lapin à qui déchiffrera ce rebus.

Georges Rocher.

Education. — Madame et Monsieur ont la déplorable habitude de se disputer souvent, sans se soucier de la présence de leur domestique.

Madame finit par craindre que sa bonne ne révèle ce qui se passe chez ses maîtres. Elle l'interroge.

— Justine, j'espère que vous ne répétez jamais rien de ce que vous nous entendez dire, Monsieur et moi, quand vous avons une petite... différence d'opinions?

— Oh ! non, Madame ! J'ai été élevée à ne jamais dire de gros mots.

Lettre à une maman qui vient d'avoir un bébé.

Ce fut le sujet de composition donné, par une institutrice, à ses élèves du degré supérieur ; voici la lettre de l'une de ces demoiselles.

Chère Madame,

Nous venons de reecevoir votre missive qui nous annonce la naissance de votre petite Lucette ; nous prenons bien part à la peine que la sage-femme a eue, pour la tirer de sa position intéressante et difficile. Nous espérons que Monsieur Picolet n'est pas trop déçu de ne pas avoir eu un fils, et pensons que ce sera pour la prochaine fois.

Veuillez agréer, chère Madame, nos bien affectueuses salutations de la part de toute la famille, y compris mon papa.

Votre dévouée

(L. S.) *Renée Soliveau.*

Pour copie conforme : *Pierre Ozaire.*

L'ART DE VIEILLIR

Y a-t-il du plaisir à vieillir ? Du plaisir ?... pas précisément. Mais on peut, en revanche, y trouver quelque charme. A une condition, toutefois, c'est de savoir accepter avec résignation et bonne humeur l'inévitable.

On n'échappe pas à la vieillesse, à moins que la mort ne la devance. Il faut donc en prendre notre parti et faire bonne mine à mauvais jeu. Oh ! il est des gens privilégiés sur les épaules de qui s'additionnent les jours, les semaines, les mois et les années et qui semblent ne pas s'en apercevoir. Ils sont réfractaires à la sénilité. Ils restent jeunes, jeunes de cœur et de caractère, tout au moins. Et cette jeunesse de cœur et de caractère leur est un précieux talisman contre les infirmités quasi inévitables de la vieillesse.

L'œil n'a plus la même vigueur ; il s'affaiblit et se voile peu à peu. L'oreille s'assourdit. Les dents tombent — on les remplace, il est vrai. Les jambes, les bras n'ont plus la souplesse ni la force de jadis. Le souffle devient court. On est plus sensible aux variations de la température ; gare le coryza, le lumbago et le torticoli.

Mais il ne faut pas penser à tout cela ; il faut aller de l'avant toujours et quand même. C'est d'autant plus aisé que l'affaiblissement graduel de certaines facultés, d'une part, l'expérience de la vie, de l'autre, font que l'on ressent moins vivement certaines impressions et que l'on prend plus facilement son parti des évènements heureux ou malheureux auxquels on est mêlé. On devient philosophe et l'on vit sa vie un peu plus en spectateur, un peu moins en acteur. Insensiblement et sans douleur aucune, on se détache des choses d'ici-bas qu'on sait devoir quitter tout-à-fait dans un avenir plus ou moins prochain.

On ne s'embarrasse plus de mille futilités qui compliquent inutilement l'existence. On simplifie sa vie et l'on constate que c'est ainsi qu'elle est le plus agréable à passer.

La politique, qui fait tant de mal, vous laisse indifférent. On vit de souvenirs aimables et de consolantes espérances.

Le cœur, libéré de toute ambition, de toute vanité, devient meilleur. Il est plus facilement enclin à la bienveillance et au pardon, et les hommes, nous paraissant tous bons, on vit dans une ambiance sympathique, qui est comme un avant-goût du paradis.

Voilà l'art de vieillir.

J. M.

Laconisme. — Un professeur donne à ses élèves, comme composition de rédaction, ce thème à developper : « Que feriez-vous si vous aviez un million de fortune ? »

Chacun de réfléchir, puis de se mettre fébrilement au travail.

Seul, le petit Bob reste le nez en l'air à regarder voler les mouches et, le temps de la composition écoulé, il remet une copie blanche.

— Comment, Bob, c'est ça votre composition ? Tous vos camarades ont écrit des deux et trois pages et vous rien.

— Eh bien, répond Bob, c'est ce que je ferais si j'avais le million.

LES VÉLOCIPÉDARDS

Par les routes nationales,
Régionales, cantonales,
Bravant les chaleurs infernales,
Triment les vélocipédards ;
Avec un appétit rapace
On les voit dévorer l'espace,
Et craignant qu'on ne les dépasse,
Filer, filer comme des dards.

Ils vont, ployés sur leur machine,
La tête basse, et haut... l'échine,
Exhibant, sans peur qu'on les chine,
Des sveltesses de hareng saur ;
Tantôt blêmes, tantôt tomates,
— De leurs travaux divers stigmates —
Ils pédalent en automates,
Baroques joujoux à ressort.

A travers la campagne rase,
Sous le soleil qui les embrase,
Ils restent rivés par la base
A leur cyclette ou leur tandem ;
Malgré leur crâne qui ruisselle,
Aifn de garder la ficelle
Ils ne quittent jamais la selle,
...Même pour se rendre à... l'idem.

A ce beau métier qui le vide,
Le vélocipédard livide,
Ereinté, mais toujours avide
De records, contracte la pneu-
Monie à l'étreinte fatable ;
En dépit de la digitale,
Plus d'un vers l'infini détale,
Ayant crevé son dernier pneu.

Or donc, en leur tête baissée
Roule avec eux quelle pensée ?
Quel but à leur course insensée ?
Quel idéal à leur effort ?
Celui de tant de glorioles :
Les chimériques auréoles
Des vains faiseurs de cabrioles,
Montrant de plus en plus fort !

Car voilà bien comme nous sommes !
Pour gagner la gloire ou des sommes,
Rien n'arrête l'orgueil des hommes.
Le plus vil triomphe leur plaît ;
Et cette maxime est des nôtres :
« Epatez-vous les uns les autres ! »
Nous sommes, grotesques apôtres,
Les disciples de Nicolet. *R. Lesens.*

LA DETTE

Philippe Rovray, le boursier de la commune referma ses livres de comptes.

— Ça fait que, dit-il à demi-voix, toutes les mises sont payées excepté celles à Edouard... Il a bien de la peine à tourner, le pauvre garçon, pourtant il fait tout ce qu'il peut, mais il a payé son domaine trop cher... oui, il a payé trop cher.

Le boursier, sur ces réflexions, ôta ses lunettes qu'il remit dans l'étui, et s'approcha de la fenêtre dont il souleva le vitrage de grossière guipure. La pluie avait cessé, il semblait même que les nuages fussent un peu éclairés en dessus.

— On dirait que ça s'arrange, dit Philippe Rovray, il me faut aller voir dehors s'il n'y a pas moyen de bricoler.

Il avait, comme ceux qui vivent seuls, l'habitude de se parler haut. Il ne vivait pas seul pourtant, mais il y avait entre lui, sa fille et son gendre si peu d'intimité, que c'était tout comme... Il sortit, prit un outil sous le hangar, et se dirigea vers son champ de pommes de terre du Cousson. Partout, sur son chemin, les foins coupés attendaient le soleil, et pâlissaient sous les averses répétées. Il pleuvait beaucoup, cette année-là.

— Triste printemps !... murmura Philippe... Tiens, n'est-ce pas Edouard qui rebouille ses andains là-bas ?

Un homme, en effet, un grand jeune homme, tournait du foin. Philippe s'approcha.

— Tu le tournes pour qu'il soit mouillé des deux côtés, dit-il.

Edouard s'appuya sur sa fourche, regarda les nuages au nord, au sud, de tous les côtés.

— Peut-être bien, j'essaie, je veux tâcher de l'enchironner.

Edouard, en parlant, regardait l'autre bout du champ, où un garçonnet, son fils, remuait assidument du foin à l'aide d'une fourche deux fois haute comme lui, puis il se tourna de nouveau vers Philippe Rovray.

— Dites donc, M. Rovray, dit-il, je vous dois encore toutes mes mises de commune.

— Oui, dit laconiquement M. Rovray.

— Voyez-vous, ça nous tourmente, ma femme et moi, mais jusqu'à présent, il n'y a pas eu moyen, l'argent a toujours trente-six places.

— C'est sûr... ne te fais pas de la bile pour ça, personne ne veut me demander des comptes ces jours.

M. Rovray fit quelques pas du côté de son champ de pommes de terre, et revint.

— A propos, dit-il, pour ce que tu dois à la commune, ne te fais pas du souci, je te l'avancerai, tu me rembourseras l'année prochaine, dans deux ans, quand tu pourras.

— Ma foi, dit Edouard, vous me sortez une rude épine du pied, cet argent, je ne saurais pas où le prendre pour le moment, j'aime mieux vous le devoir à vous... Je vous ferai un reçu que je vous porterai ce soir.

— Non, ne m'en fais point, dit M. Rovray après un instant d'hésitation, j'aime autant qu'on ne sache pas... Je veux assez me rappeler, toi aussi...

Il s'en alla. Edouard suivit des yeux ce petit vieillard trapu, à la démarche fatiguée, qui était un homme si bon, et qui n'était pas heureux entre une fille qui, déçue de n'avoir pas d'enfant, tournait à l'avarice, et un gendre peu intelligent qui se mettait à boire.

— Si la Clémence savait, pensa le jeune homme, que son père me prête ça sans intérêt...

Et il continua de tourner son foin.

Le père Rovray, lui, avait sarclé un moment ses pommes de terre, puis, comme la pluie tombait de nouveau et que le vent était froid, il rentra. Il faisait encore jour, ce n'était pas l'heure de la soupe, d'ailleurs, les hommes n'étaient pas rentrés. Il entra dans son bureau après s'être lavé les mains, il mit ses lunettes, prit le gros livre de comptes de la commune, où il chercha le nom d'Edouard.

— C'est ça, fit-il, huit quarterons à cent dix francs, ça fait huitante-huit francs, deux poses à cent vingt, deux cent quarante, trois quarterons à cent vingt, trente six... trois cent soixante quatre... De la chance que j'aie justement de l'argent là, autant mettre ça en ordre tout de suite.

Il ouvrit les deux tiroirs inférieurs de son bureau, celui de gauche, qui était la caisse communale, celui de droite qui était la sienne. Dans cette dernière, il prit des billets et des pièces, qu'il compta soigneusement, et qu'il transféra dans l'autre. Puis, à côté du nom d'Edouard, dans le livre de comptes, il écrivit : Payé.

— Voilà qui est fait, dit-il.

Il essuya sa plume, referma les tiroirs, se leva... Alors, il entendit un grand bruit étrange, comme des cloches, ou comme le bouillonnement d'un torrent... il ouvrit tout grand ses yeux, et retomba dans son vieux fauteuil, les bras pendants... Philippe Rovray était dans le mystérieux pays que nous côtoyons tout le temps sans le voir...

Edouard était rentré chez lui plus content qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Il lui semblait que le temps s'améliorait, et il n'avait plus le souci pressant de cette dette à la commune. Il était heureux de pouvoir dire cela à Valentine, sa femme, qui n'avait pas souvent un plaisir.

Cette Valentine passait au village pour peu active. Elle ne sortait guère et donnait beaucoup de soins à son ménage, ce qui agaçait un peu son mari, qui eut aimé la voir tout le jour dans les champs. Mais la jeune femme ne pouvait se résigner à rétrograder vers l'état sauvage, à faire une mauvaise nourriture, et à vivre dans une maison malpropre. Elle ne pouvait pas faire les lits sans tourner les matelas, et chaque jour elle baignait son enfant. C'est vrai qu'elle n'en avait qu'un, et qu'Edouard, tout en étant souvent irritable, n'était pourtant pas un despote.

Quand il rentra ce soir-là, elle vit qu'il était plus content que d'habitude. Tout de suite, il lui dit pourquoi, et, comme elle restait silencieuse, l'air triste, il s'impatienta.

— On dirait que ça ne te fait pas plaisir, dit-il.

— Oui, bien sûr, ça me ferait plaisir, mais... tu n'as rien entendu dire de M. Rovray ?

— Comment, entendu dire ?

— Il paraît qu'on l'a trouvé mort devant son bureau il y a un moment.

Edouard devint pâle.

— Charrette, fit-il, on n'a point de chance !

Cette exclamation fit de la peine à la jeune femme. Il lui sembla que son mari n'avait point de cœur. Puis, elle se souvint combien les dettes lui pesaient. Il avait un intérêt pour le quinze, et la vache qu'il avait achetée de Samuel Bloch n'était encore payée qu'au tiers. Elle se demanda comment elle pourrait faire pour travailler plus et dépenser moins...

(A suivre.) *J.-L. Duplan.*

Royal Biograph. — Ceux qui déploraient l'absence de films comiques dans la production française seront heureusement surpris cette semaine en allant applaudir **Paris en 5 jours.** Que cette satire des Américains en visite dans la capitale est donc fine et amusante. **Paris en 5 jours** est certainement une des meilleures productions comiques de cette saison. Au même programme : **La rose aux sept pétales,** charmante comédie dramatique en 3 parties.

Théâtre Lumen .— Le programme de cette semaine du Théâtre Lumen comprend un film à grand spectacle : **La Favorite du Maharadjah,** qui bénéficie d'une interprétation et d'une mise en scène remarquables. Rarement scénario fut plus émouvant. Mentionnons encore au programme **Les petits protecteurs !** comédie comique en 2 parties et le Ciné-Journal. Le 25 nov., représentation organisée par l'Association des Anciens Elèves du Collège classique.

Pour la rédaction: J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Examen de la vue
et conseils gratuits
Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
Rue de Bourg, 28, Lausanne **Tél. 45.49**
Se rend dans toutes les localités du canton.

Vins du pays et étrangers
Liqueurs. — Luy Cocktail.
Gros et détail.
Assortiment par caisses.
:: **H. COTTIER, av. Ruchonnet 6, LAUSANNE** ::

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, **Lausanne**

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27 Téléphone 59 60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé. Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

RESTAURANT
GAVILLET
LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.